Elfe XX-XXI

Études de la littérature française des XXe et XXIe siècles

9 | 2020

Dire et lire les vulnérabilités contemporaines

Entretien avec Guillaume Le Blanc (Alexandre Gefen)

Guillaume Le Blanc et Alexandre Gefen

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elfe/1722>

DOI : 10.4000/elfe.1722

ISSN : 2262-3450

Éditeur

Société d'étude de la littérature de langue française du XXe et du XXIe siècles

Référence électronique

Guillaume Le Blanc et Alexandre Gefen, « Entretien avec Guillaume Le Blanc (Alexandre Gefen) », *Elfe XX-XXI* [En ligne], 9 | 2020, mis en ligne le 20 septembre 2020, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elfe/1722> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elfe.1722>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

La revue *Elfe XX-XXI* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

Entretien avec Guillaume Le Blanc (Alexandre Gefen)

Guillaume Le Blanc et Alexandre Gefen

Alexandre Gefen : Peut-on faire de la vulnérabilité un concept philosophique ? Si oui, pourquoi ?

Guillaume Le Blanc : Je crois que l'on peut répondre de deux manières. D'abord, toute une série de textes philosophiques souvent hybrides, parsemés de références aux sciences sociales, aux fictions, se sont depuis maintenant vingt-cinq ans emparés de la question de la vulnérabilité pour en faire précisément un concept qui a remis en question le présupposé d'un individu autosuffisant, autonome, aux sources de la fiction libérale puis néolibérale. Grâce à des œuvres féministes, les éthiques du *care*, l'approche des capacités de Martha Nussbaum ou les analyses de la vie précaire de Judith Butler, le concept de vulnérabilité a permis de repenser l'interrelation des dépendances et des fragilités mais aussi les actions de soutien et de soin pour contrer cette vulnérabilité en tressant de nouvelle manière l'éthique et la politique. Ensuite, ce qu'il y a d'intéressant dans le contexte « français », c'est l'hybridation de toutes ces approches avec les sciences sociales. Les textes philosophiques sur la vulnérabilité ont croisé l'analyse de la disqualification sociale de Paugam, de la désaffiliation de Castel, du déclassement. Je me situe très clairement dans ce désir de repenser la vulnérabilité à la lumière des apports philosophiques et des sciences sociales pour en faire une nouvelle scène d'intelligibilité du sujet contemporain.

Alexandre Gefen : Que nous apporte spécifiquement la réflexion de Michel Foucault dont vous êtes l'un des spécialistes pour penser aujourd'hui la vulnérabilité ?

Guillaume Le Blanc : L'une de ses dernières grandes trouvailles a été la catégorie de biopolitique qu'il définit comme un contrôle de l'état de vie d'une population. Forcément, cette définition implique un repérage fin de toutes les menaces faites à la vie et plus particulièrement des maladies, des épidémies qui affectent une population. L'entretien de la vie de toute une population, qui était bien pour Foucault une condition biopolitique de la disciplinarisation des corps afin qu'ils soient des corps productifs, implique un revers : quelque chose comme une peur panique de tout ce qui risque de détruire la vie. C'est pourquoi, je crois, la grande limite de la

biopolitique c'est l'épidémie, comme nous venons de nous en apercevoir, où le développement de la vie est brutalement mis entre parenthèses par le retour à des logiques très primitives de discipline-blocus, mise en quarantaine, quadrillage des espaces, interdiction de sortir sauf autorisations : toute une panoplie disciplinaire a envahi le logiciel politique pour faire refluer le risque de la mort à grande échelle. En relisant *Le journal de l'année de la peste* de l'écrivain britannique Daniel Defoë, je me suis rendu compte combien la politique était redevenue un art de la survie plutôt qu'un art du bien vivre. Ce sont ces réflexions que nous pourrions aujourd'hui tirer de Foucault, qui nous a rendus attentifs aux différentes façons dont les vulnérabilités étaient situées au dehors d'une culture (folie, maladie, crime, etc.)

Alexandre Gefen : Vous avez beaucoup insisté sur la dimension sociale de la vulnérabilité et la précarité, n'est-ce pas ?

Guillaume Le Blanc : La vulnérabilité est un concept capacitaire qui croise une blessure potentielle et une réplique possible, alors que la fragilité est un concept déficitaire qui implique le défaut d'une structure qui est sans relève. Achille n'est pas vulnérable du fait de son talon mais il est fragile car s'il est blessé à cet endroit il ne peut se relever. Le vulnérable, par contraste, est toujours présupposé comme un être encore capable, et notamment capable de répondre à la blessure qu'il subit. La question sociale se redessine aujourd'hui très fortement autour des vulnérables car il est de plus en plus attendu des précaires qu'ils luttent eux-mêmes contre leur précarité. Au fond, être vulnérable c'est être perçu sur un mode biface, blessable d'un côté, dépendant donc, mais en capacité d'un autre côté d'activer des compétences pour lutter contre cette blessure. Tel est bien le présupposé du traitement social contemporain. Il active des aides pour les plus démunis à la condition qu'ils s'activent eux-mêmes pour lutter contre ce qui les diminue. C'est pourquoi la notion d'employabilité est devenue si souveraine. On admet que la personne en RSA ne retrouve pas du travail mais on considère qu'elle doit, pour toucher le RSA, montrer qu'elle cherche du travail. Le travail du sans-travail est précisément la recherche de travail : vulnérable mais capable ! Malheur à toutes celles et à tous ceux qui ne sont plus en capacité ou en désir d'agir de la sorte. Le film de Ken Loach, *Moi Daniel Blake*, explore très exactement cette problématique.

Alexandre Gefen : Faut-il lutter contre la vulnérabilité, ou plutôt l'accueillir, voire la revendiquer ?

Guillaume Le Blanc : La vulnérabilité se distingue de la précarité par le fait qu'elle est une condition humaine totale alors que la précarité est une construction sociale. Par conséquent, la proposition « être invulnérable » n'a aucun sens alors que la proposition « ne pas être précaire » en a un. On voit donc ce que signifie accueillir la vulnérabilité : c'est la considérer comme le site d'émergence des vies dans la mesure où elles ne peuvent pas exister par elles-mêmes car elles sont toujours prises dans des relations de soutien et aussi des relations de violence qui exposent ces vies à la vulnérabilité. Mais accueillir la vulnérabilité ne signifie pas en accepter toutes les figures. L'une des tâches particulièrement importantes qui s'impose à nous aujourd'hui est de la déniaiser, c'est-à-dire de la comprendre historiquement, politiquement, afin de cerner quelles relations de pouvoir lui sont sous-jacentes et quelles sont les précarités invivables qu'elle engendre et contre lesquelles lutter.

Alexandre Gefen : En 2011, vous avez publié un essai intitulé *Que faire de notre vulnérabilité*. Ce livre trouve-t-il une actualité particulière dans le contexte de la crise du Covid-19 ?

Guillaume Le Blanc : Nous avons connu quelque chose de très intéressant, l'expérience d'un partage de la vulnérabilité, certes avec des personnes plus exposées que d'autres, des territoires aussi. Mais en son fond le fait que le virus ne discrimine pas entre les personnes aurait dû nous rendre sensibles à quelque chose comme une cosmopolitique de la vulnérabilité, alors qu'en réalité nous nous sommes empressés de recréer des frontières : nationales pour déclarer la guerre à un virus sans nationalité mais vite renationalisé, locales pour donner vie à la distance sociale. Nos vies sont devenues des vies-frontières alors qu'une commune compréhension de nos interdépendances et de notre humanité pouvait être gagnée par la perception du virus. C'est un tel argument que je situe au cœur de mon essai, *Que faire de notre vulnérabilité* ? Il s'agit de remettre en cause le partage entre les uns et les autres, entre la vulnérabilité supposée des uns et l'invulnérabilité supposée des autres pour établir une communauté transfrontalière des vulnérabilités. Le terme important dans le titre de mon livre est le possessif « notre ». Que faisons-nous quand nous nous comprenons comme vulnérables ?

Alexandre Gefen : Vous avez parfois dit votre intérêt pour le projet de Pierre Rosanvallon, « Le Parlement des invisibles » : la narration permet-elle de remédier à la vulnérabilité ?

Guillaume Le Blanc : J'ai effectivement eu la chance de participer à l'entreprise de Rosanvallon en écrivant l'un des premiers livres de la collection, *La Femme aux chats*, dans lequel j'analysais la double vie d'une femme préceptrice d'impôts et éleveuse de sacrés de Birmanie. Ce qui m'intéressait était au fond cette possibilité de rendre compte d'une vie. Je soutiens avec d'autres que la littérature et l'art créent des narrations qui appréhendent les vies dites minuscules pour en souligner, par-delà leur invisibilité, l'essentielle dignité liée à leur créativité souterraine et même rhizomatique. Une sorte de conversion à la vie minuscule s'élabore dans la littérature et dans le cinéma depuis au moins le début du xx^e siècle, comme je l'ai aussi soutenu dans un essai consacré à Charlot et intitulé *L'Insurrection des vies minuscules*. Qu'est-ce qu'une vie quand elle peut disparaître, quand elle est sur le bord, quand elle risque de ne plus y arriver, d'être effacée ? La fiction a cette possibilité si intéressante de saisir la vie vulnérable en montrant comment les possibilités d'exister sont toujours des chemins dans la vulnérabilité.

RÉSUMÉS

Guillaume Le Blanc souligne dans cet entretien l'enrichissement de l'approche philosophique par celle des sciences sociales, l'urgence de penser une cosmopolitique de la vulnérabilité, et la ressource à puiser dans les figurations fictionnelles de trajets de vie autant marqués par l'instabilité de notre condition que par les capacités dont nous disposons.

Guillaume Le Blanc is a philosopher and works on the question of "social criticism". More specifically, he studies the complex limits that distinguish precariousness, exclusion, decent life

and normality and explores the creativity of ordinary lives as a reinvention of norms. In this exchange, he follows the Foucauldian line and proposes to articulate vulnerability and precariousness. He also poses the problem of social invisibility.

INDEX

Mots-clés : vulnérabilité, précarité

Keywords : vulnerability, precariousness

AUTEURS

GUILLAUME LE BLANC

Guillaume Le Blanc est philosophe et professeur de philosophie à l'université de Paris (Paris Diderot) après avoir été professeur de philosophie à l'université Bordeaux-Montaigne et à l'université Paris Est. Son travail porte essentiellement sur la question de la « critique sociale ». Il étudie plus spécifiquement les limites complexes qui distinguent précarité, exclusion, vie décente et normalité et explore la créativité des vies ordinaires comme réinvention des normes. Il a notamment *Vies ordinaires, vies précaires* (Le Seuil, 2007), *L'Invisibilité sociale* (PUF, 2009), *Que faire de notre vulnérabilité ?* (Bayard, 2011).

ALEXANDRE GEFEN

Alexandre Gefen est Directeur de Recherche au CNRS (UMR Thalim/Université Paris 3 - Sorbonne nouvelle). Directeur Adjoint Scientifique de l'Institut des Sciences Humaines et Sociales du CNRS, fondateur de Fabula.org, il travaille sur la théorie littéraire, les littératures contemporaines, les écritures et les humanités numériques. Il est par ailleurs critique littéraire. Dernières parutions : *Vies imaginaires de la littérature française*, Paris, Gallimard, 2014 ; *Art et émotions*, Armand Colin, 2015 ; *Inventer une vie. La fabrique littéraire de l'individu*, Les Impressions Nouvelles, 2015. *Réparer le monde. La littérature française face au XXI^e siècle*, Corti, 2017. À paraître : *L'idée de littérature. De l'art pour l'art aux écritures d'intervention* (Corti), 2021.